

longnement et sérieusement occupée ; mais lorsqu'elle fut enfin libre, le premier nom qu'elle fit appeler fut celui de mademoiselle Marguerite. Il est facile de se figurer avec quels sentiments de crainte et de respect la pauvre fille délaiguée de l'Afrique se prosterna devant le successeur de Saint-Pierre. Une voix d'une douceur touchante lui rendit la confiance.

— Mon enfant, lui dit Sa Sainteté, beaucoup de personnages importants attendent que je les reçoive, mais j'ai voulu vous parler d'abord. Quoique vous soyez la dernière sur la terre, vous pouvez être la plus grande devant Dieu.

Très-souvent le Saint-Père dirige sa promenade vers une œuvre de charité. Un jour il se rend dans une maison destinée aux pauvres femmes, sans se faire annoncer. A Rome il y a une charmante institution, un refuge pour tous ceux qui n'ont pas où passer la nuit. Vous vous présentez sur votre bonne ou sur votre mauvaise mine ou vous recevez, on vous donne un bon lit, non sans vous faire faire la prière le matin et le soir ; ajoutez à cela une petite instruction religieuse de temps en temps : de sorte que personne n'est exposé à être arrêté comme vagabond ; il y a deux vastes maisons, une pour les hommes et une pour les femmes. Pie IX arrivait à l'improviste, les religieuses sont bouleversées, le pape les rassure ; il visite tout en détail, va au jardin, et même à la cuisine où il trouve un maigre feu qui avait l'air de faire bouillir une maigre marmite ; il se plaignit de la triste mine de l'un et de l'autre, et laissa de quoi les améliorer et même de quoi ajouter du vin à l'eau que buvaient les pauvres malades de la maison.

Un riche Romain, le duc Gratioli, avait une très-vaste maison ; il l'a fait diviser en petits logements pour les gens qui ne sont pas riches ; il y a de petits appartements, une cuisine, une chambre, deux chambres, trois chambres même. Nous avons tout visité. Or, une cuisine et une chambre se louent trente francs par an, on ajoute dix francs de supplément pour une chambre ; on a en vue surtout de venir en aide aux pauvres honteux ; à Rome, la charité pense à tout. Un jour le duc eut occasion de voir le Saint-Père, qui lui dit en souriant : « Je sais ce que vous faites. »

Quelque temps après, le duc Gratioli reçoit du Vatican une lettre dans laquelle on lui dit : Demain à telle heure, le Saint-Père visite votre maison. Il s'y rend avec toute sa famille ; Pie IX arrive, il parcourt toute la maison ; pas si pauvre ménage qui fût oublié ; à tous il distribua des bénédictions et de bonnes paroles, sans parler de l'argent ; l'enfant du généreux bienfaiteur était là ; Pie IX le prit, l'enveloppa dans son manteau et le combla de caresses, puis en s'en allant, il ajouta : « Monsieur le duc, je vous remercie. »

Mais celui-ci, les larmes aux yeux, répond : « Très-Saint-Père, c'est à nous de remercier Votre Sainteté, nous sommes si heureux de cette visite ! »

— Oh ! non, reprit Pie IX, je suis et je veux être le père des pauvres. Vous avez fait du bien à mes enfants ; à moi donc de vous remercier. »

Au moins voilà un pays où la charité est encouragée. Pie IX est bon, mais il a un esprit vif, une intelligence fine et déliée qui nuit souvent à sa bonté des mots spirituels et pleins d'à-propos. Dans son voyage au nord de ses États, il visitait une maison dont les hôtes tenaient plus aux honneurs de la terre qu'aux gloires du ciel ; on l'entoure, on le complimente : Très-Saint-Père ! quel bonheur ! pour heureux ! — Très-Saint-Père ! un petit souvenir de votre visite, un mot seulement, ce sera assez.

— Eh bien ! répondit Pie IX, puisque vous me demandez un mot, le voici : *Soutiens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.*

Il visitait une maison de jeunes détenus, à Sainte-Balbine ; on réunit les jeunes délinquants dans une salle. Les rangs étaient trop serrés : dans l'instruction qu'il leur adressa, pour ne pas les blesser, il leur fit comprendre qu'ils étaient trop nombreux, et qu'il serait bien mieux qu'il y eût moins d'habitants dans la maison ; il termina son discours par une grande distribution d'oranges : il y en eut pour les cent vingt petits condamnés : les écorces qui jonchaient le pavé de la salle quand il fut parti attestaient qu'on en avait fait un grand carnage.

C'est la coutume que chaque année, le jour de la Saint-Louis,

le pape aille prier, pour la France, dans l'église Saint-Louis des Français : il est reçu à la porte par notre ambassadeur, qui abaisse lui-même le marche-pied de sa voiture ; puis, il va s'agenouiller dans l'église, entouré de toute l'ambassade et de l'état-major de l'armée ; ensuite on passe dans la sacristie où chacun est admis au baise-main du pied du Saint-Père ; les domestiques profitent de l'occasion. Or, parmi eux se trouvait la bonne vieille cuisinière d'un officier français : brave personne, un peu scrupuleuse ; elle n'avait jamais vu le Saint-Père, elle ne le reverrait peut-être jamais. Elle se croyait sur la conscience pas mal d'embarras et même de cas réservés ; donc l'occasion était bonne, elle en profita ; debout, devant le Saint-Père, elle se mit à défilier quelque chose qui prenait tout-à-fait la tournure d'une confession publique. Le cas était délicat ; déjà les jeunes secrétaires d'ambassade et les militaires avaient bien envie de rire ; Pie IX ne voulait pas blesser la bonne servante ; derrière lui étaient des Sœurs de la Compassion de Lyon, sœurs françaises : « Bien, ma fille, lui dit-il en l'arrêtant, je vois que vous êtes inquiète ; vous avez surtout besoin de compassion. Adressez-vous à ces bonnes sœurs. » Et tout le monde respira.

Que dire de la charité de Pie IX ? Un seul mot l'a peint. Le peuple l'appelle l'homme de la Charité ; il donne, il donne sans cesse, son bonheur est de faire du bien, la charité a été la grande occupation de sa vie.

Mais où prend-il pour toujours donner ? Mon Dieu ! voilà sur tout la bonne charité ; il économise, il se prive pour assister ceux qui souffrent. Sur un budget ou liste civile de trois millions cinq cent mille francs, il réserve vingt-sept mille francs pour lui, puis il trouve le moyen de payer une pension de vingt mille francs aux cardinaux, de payer les traitements des nonces du Saint-Siège dans les différentes cours, des prélats de sa maison, d'entretenir et même d'embellir les vastes palais pontificaux, de restaurer de vieux monuments, de construire de superbes églises, de mener à bonne fin des œuvres de charité, et de donner sans cesse aux mille misères qui se présentent ; un prêtre qui est son aumônier, le prince de Hohenlohe, n'a pas autre chose à faire que de s'occuper de ce pieux ministère.

A son avènement, au trône pontifical, le Saint-Père a commencé par faire vendre la moitié des chevaux de ses écuries, il a diminué tous les services qui pouvaient l'être : sa maison est bien celle du vicaire de Jésus-Christ. Les meubles de son vaste palais sont des plus simples : presque pas de fauteuils, des chaises, un escabeau en bois, voilà tout. Lui-même a commencé par donner l'exemple de la simplicité.

Dans les premières années de son pontificat, un soir qu'il était très-fatigué, Pie IX demanda une limonade. Son premier serviteur lui fit servir deux magnifiques vases chargés de rafraîchissements de tous genres et préparés comme par enchantement.

— Je n'ai demandé qu'une limonade, dit le pape guidé par une pensée d'économie.

— Cela est vrai, Saint-Père, lui fut-il répondu, mais nous avons dû nous conformer au cérémonial prescrit et vous offrir, selon l'usage tous ces différents rafraîchissements.

— Eh bien, répliqua le pontife, allez, je vous prie, me chercher un limon ; — ce qui lui fut apporté immédiatement.

— Maintenant, donnez-moi du sucre et un verre d'eau ; — et, faisant lui-même la limonade, il ajouta :

— Reportez ces vases, distribuez les rafraîchissements qu'ils contiennent aux premiers pauvres que vous trouverez sur la place de Monte-Cavello, donnez à chacun d'eux dix batocchi, et dorénavant ne me présentez que ce que je vous demanderai, ni plus, ni moins ; allez.

Une grande ressource pour la charité de Pie IX, ce sont les cadeaux. Il ne garde rien pour lui ; il donne ou convertit en argent pour soulager les plus grandes misères.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.